

Le Cousin Jacques, Nicodème et quelques autres voyageurs dans la Lune

Denis Reynaud

Entre juin 1785 et mai 1787, Louis Abel Beffroy de Reigny¹ publia les trente-six *Lunes du Cousin Jacques*². Il fit par la suite paraître six autres périodiques, dont le *Courrier des planètes* puis *Le Cousin Jacques ou Courrier de la Lune et des Planètes* (76 numéros en 1788-1790), et les *Nouvelles Lunes du Cousin Jacques* (30 numéros en 1791). Mais son véritable titre de gloire fut une comédie, *Nicodème dans la Lune, ou la Révolution pacifique* (novembre 1790) suivie un an plus tard par *Les Deux Nicodèmes, ou les Français dans la planète de Jupiter*. Enfin, au printemps 1793, il rédigea un long pamphlet intitulé *La Constitution de la Lune*, où il annonçait son intention de consacrer une partie de son temps « à l'Histoire de la Lune, et de donner cette histoire au public par souscription, en tant de volumes délivrés à des époques fixes ». En effet,

¹ Né à Laon en 1757, Beffroy fut, dit-il, le condisciple de Robespierre et de Camille Desmoulins à Louis-le-Grand, puis professeur de rhétorique et de philosophie, avant de se lancer dans la carrière des lettres en 1780. Incarcéré fin 1793, il échappa néanmoins à la guillotine, et continua de publier abondamment jusqu'en 1801. Il mourut à Paris en 1811. « Le Cousin Jacques a été au-devant des biographes », écrit Charles Monselet dans *Les Oubliés et les Dédaignés : figures littéraires de la fin du XVIII^e siècle* (Alençon, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, tome I, p. 178). En effet, nous ne connaissons guère de la vie de Beffroy que les éléments plus ou moins légendaires dispersés dans son œuvre, que Monselet et d'autres ont repris sans trop se soucier de les vérifier. Voir aussi les indications de Michèle Sajous dans son édition de *Nicodème dans la lune*, Fasano et Paris, Schena/Nizet, 1983, p. 55-58, et celles de Louis Trénard, complétées par Jean Sgard, dans le *Dictionnaire des journalistes* (<http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/>).

² *Les Lunes du Cousin Jacques*, 36 numéros, Paris, Lesclapart, 1785-1787.

« qui connaît mieux que moi le globe lunaire, puisqu'aucun de ceux qui en parlent ne l'ont visité, tandis que moi, voilà tout à l'heure le cent trente-neuvième voyage que j'y fais³? » Cent trente-neuf : c'est à peu près le nombre d'ouvrages que Beffroy avait consacré à la Lune.

On voit que si les entreprises littéraires de Beffroy furent marquées par la fantaisie, elles le furent aussi par l'opiniâtreté ; que la variété va chez lui de pair avec une profonde unité thématique. La Lune est à la fois la promesse d'une régularité (chaque livraison mensuelle de son périodique s'intitule « lune⁴ ») et celle de l'imprévisibilité. Il se veut lunatique au sens où l'entend Furetière : « qui se gouverne selon la Lune. Les gens fantasques sont appelés *lunatiques*, parce que tantôt ils sont de bonne humeur et complaisants, tantôt farouches et de difficile accès. Ce qu'on a attribué à la Lune qui n'en est aucunement cause. On a donné aussi ce nom aux fous et aux épileptiques. »

Tout en affirmant son originalité, Beffroy doit beaucoup à certains modèles : l'*Éloge de la folie*, *Pantagruel*, La Fontaine (cité dès l'épigraphe de la première *Lune*). Mais c'est surtout dans la littérature anglaise qu'il puise : les voyages imaginaires de Swift ; les jeux typographiques et les plaisanteries astrologiques de Sterne⁵ ; le *Spectator* de Steele et Addison et ses dialogues avec des lecteurs imaginaires sur des sujets de société⁶. Si déterminantes que soient ces sources littéraires, Beffroy les minimise ou les occulte. Car la Lune seule fournit à l'auteur toute son inspiration ; elle éclaire ses veilles⁷, elle détermine ses « accès ». Pour rendre compte de son écriture, il crée et

³ [Louis Abel Beffroy de Reigny], *La Constitution de la Lune, rêve politique et moral, par le Cousin-Jacques*, Paris, Froullé, 1793, p. 2 et 17.

⁴ « L'année lunaire aura douze numéros, un par mois, excepté quand il y aura treize lunes ; alors, comme nous suivons très strictement les phases de cet astre, nous donnerons aussi un numéro de plus » (*Lunes, op. cit.*, XIII, p. 5) ; « Nous délivrerons chaque volume à des époques réglées, qui seront toujours un lundi de chaque mois ; le lundi est le jour de la Lune, *dies lunæ* » (*ibid.*, XXXIII, p. 4).

⁵ « Mais sous quelle étoile suis-je né ? — Sur quelle Planète ai-je été jeté ? Je l'avoue : excepté Jupiter et Saturne, où il fait trop froid (je crains le froid), je préférerais d'avoir vu le jour dans la Lune ou dans quelque autre Astre. — Je n'y aurais sûrement pas été plus maltraité que je ne le suis sur cette Planète de boue que nous habitons. » (*La Vie et les opinions de Tristram Shandy, traduites de l'anglais de Stern [sic], par M. Frénais*, Paris, Ruault, 1777, I, ch. v, p. 12).

⁶ D'autres traditions sont mises à contribution de façon plus ponctuelle, telle celle du régime de la Calotte, quand l'auteur s'applique à distribuer des brevets de citoyen de la lune (*Lunes, op. cit.*, XXX, p. 11-17). L'épigraphe du numéro xxv : « Luna duce et auspice Momo » [Avec la Lune pour guide et sous les auspices de Momus] est une devise calottine.

⁷ « La Lune avait donné vacance au réverbère, ou si vous l'aimez mieux, *nox erat et calo splendebat luna sereno* » (*ibid.*, VII, p. 210).



« Découverte faite par le cousin Jaques [sic] : deux pendus dans la lune » [1792].

définit le mot « lunaticité » : « accès d'un nouveau genre où la morale est tellement identifiée avec le sujet qu'il est impossible de l'en séparer⁸ ».

OBJECTIF LUNE

Cependant, en tant qu'objet physique d'observation, de spéculation et de désir, la Lune est absente des douze premiers numéros des *Lunes* : elle n'est qu'une influence que les Terriens reçoivent avant qu'ils ne se décident à aller à elle. C'est sous la pression de ses lecteurs que le Cousin Jacques est promu expert en astronomie, puis voyageur sidéral. En janvier 1786, le *Journal général de France* publie une lettre adressée au Cousin Jacques :

Vous avez tant de relations, cher Cousin, et une correspondance si suivie avec la Lune et ses habitants, que personne n'est sûrement plus capable que vous, de m'instruire si les choses se passent dans ce monde-là comme je crois l'apercevoir dans ce monde-ci. [...] Est-ce qu'il y a des nuages et de l'eau sur la Lune⁹ ?

Il n'est pas interdit de penser que cette lettre a été écrite par Beffroy lui-même, avec ou sans la connivence de l'abbé de Fontenay, le rédacteur du *Journal*, et qu'elle a la double fonction de procurer une publicité pour les *Lunes* et de préparer de loin le voyage en Lunollie.

Dès le premier numéro, le Cousin Jacques, fier de compter Joseph Montgolfier parmi ses souscripteurs¹⁰, avait manifesté un vif intérêt pour le vol ; on rencontrera souvent par la suite des ballons, notamment dans les *Lunes* XIII, XIV (où sont décrits un rapt, une poursuite et un duel dans le ciel) et XXVII (où un aéronaute surprend le dialogue nocturne des cathédrales¹¹). Mais ce n'est que dans la *Lune* XXI qu'il est question d'une régata aérienne qui emportera l'auteur vers son « astre chéri¹² ». La *Lune* XXIX marque le début du voyage qui occupera désormais la moitié du périodique :

Me voici lancé dans la carrière, et c'est à présent que je suis lunatique tout de bon. [...] C'est à présent que *les Lunes* pourront mériter leur titre ; et

⁸ *Ibid.*, XIX, p. 54.

⁹ *Journal général de France*, 21 janvier 1786.

¹⁰ *Lunes, op. cit.*, XI, p. 172.

¹¹ L'imagination de l'auteur se traduit typographiquement dans la *Lune* VII par un refus de l'horizontalité : « Voir des lignes toujours tracées dans le même sens, oh ! cela est d'un ennui à périr » (p. 83). Si Beffroy de Reigny n'était lui-même un grand amateur de jeux de mots, nous nous interdirions de faire remarquer que ce tropisme vertical est inscrit dans son nom.

¹² *Ibid.*, XXI, p. 94.

c'est d'aujourd'hui que je vais dater pour faire valoir le genre de mes OUVRAGES et le caractère IMPOSANT d'un auteur inspiré d'en-haut. [...] De deux Numéros, l'un sera toujours relatif à mes voyages, dont le cours s'annonce pour devoir se prolonger toujours plus heureusement [...] ¹³.

Beffroy rejoint alors une autre tradition littéraire, qu'il connaît bien et que nous réduirons ici à une demi-douzaine d'œuvres significatives.

Dans l'*Icaroménippe, ou Voyage au-dessus des nuages* de Lucien de Samosate ¹⁴, le héros Ménippe, équipé d'une aile d'aigle et d'une aile de vautour, arrive sur la Lune, d'où il contemple aussitôt la Terre, si petite qu'elle eût échappé à ses regards s'il n'eût aperçu le colosse de Rhodes et la tour de Pharos :

C'est alors que, regardant vers la Terre, j'aperçus parfaitement les villes, les hommes, et ce qu'ils faisaient. Non seulement je vis ce qui se passait en plein air, mais aussi tout ce qui se pratiquait dans les maisons, où chacun se croyait bien caché [...]. Voilà le spectacle récréatif que m'offrirent les rois, mais la conduite des particuliers était bien plus risible. Eh bien, les villes habitées par les hommes me parurent ressembler complètement à des fourmilières ¹⁵.

D'abord traduit en français en 1654, souvent réédité au XVIII^e siècle, l'*Icaroménippe* n'est pas un récit d'anticipation, ni le lieu d'une imagination scientifique ou d'un intérêt quelconque pour l'astronomie. La Lune de Lucien n'est qu'un point de vue: le regard est entièrement tourné vers la Terre.

Au chant XXXIV du *Roland furieux* de l'Arioste (1516), le duc Astolphe prête plus d'attention au lieu où il a été transporté: fleuves, campagnes, cités et châteaux sont là-haut tout autres que ceux qu'on voit chez nous. « Le paladin n'avait jamais rien vu jusqu'alors, et depuis ne vit jamais rien de si beau ¹⁶. » Mais l'intention allégorique domine: dans un vallon est

¹³ *Ibid.*, XXIX, p. 35-36.

¹⁴ Du même Lucien, l'*Histoire véritable* décrit également une brève visite de la lune: un miroir placé au-dessus d'un puits permet de voir et d'entendre tout ce qui se dit sur Terre (1^{re} partie, § 26).

¹⁵ *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, trad. Eugène Tälbot, Paris, Hachette, 1912, tome II, p. 134-150. Le début du voyage du Cousin paraphrase Lucien: « Nous crûmes bien loin de nous, tout à fait sous nos pieds, distinguer encore la Terre; mais quel tableau humiliant elle offrit à nos tristes regards! elle nous parut être un fromage de Hollande, autour duquel des milliers de petits vermisseaux allaient, venaient, se battaient, se croisaient, se disputaient et se consumaient en vains efforts, pour en attraper un petit morceau. » (*Lunes, op. cit.*, XXIX, p. 52)

¹⁶ L'Arioste, *Roland furieux*, trad. Francisque Reynard, Paris, Alphonse Lemerre, 1880, tome III, p. 248.

rassemblé tout ce qui se perd ici-bas par notre faute : larmes, temps, flatterie, beauté et bon sens. Astolphe n'a aucune intention de s'établir dans la Lune : il est venu y récupérer la raison perdue de Roland.

Domingo Gonsales, *L'Homme dans la Lune* de Francis Godwin¹⁷, raconte comment, ayant échappé à l'attaque d'un navire anglais grâce à une machine à voler mue par des cygnes sauvages, il rencontre les Lunars, un peuple de chrétiens géants qui habitent un monde paradisiaque, et comment la nostalgie de la planète natale le conduit à quitter cette utopie. Contemporain du roman de Godwin, le *Somnium sive opus posthumum de astronomia lunaris* de Johannes Kepler (1634) est une preuve par la fiction de la théorie copernicienne : Duracotus, un étudiant de Tycho Brahe, est transporté par des démons sur la Lune, d'où il observe le mouvement de la Terre. Quelques années plus tard, dans les *États et Empires de la Lune*, Dyrcona s'envole à son tour, mu par « une inspiration de Dieu qui [le] poussait à faire connaître aux hommes que la Lune est un monde¹⁸ ».

À ces classiques du voyage dans la Lune, il conviendrait d'ajouter quelques œuvres mineures, dont nous ne retiendrons que trois, qui parurent peu avant les *Lunes du Cousin Jacques*. En 1783, *Le Char volant, ou Voyage dans la Lune*, de la baronne de Wasse¹⁹ est précédé d'un éloge des inventeurs de la machine aérostatique et des navigateurs aériens ; dans la première partie, Éraste, philosophe et mécanicien, s'occupe du choix de ses cinq compagnons ; la seconde relate son voyage et son séjour de quatre ans dans la Lune, laquelle contient cinq royaumes, chacun gouverné par une femme, dont l'accord « produit une monarchie universelle où il règne une égalité de condition parfaite ». *Le Retour de mon pauvre oncle, ou Relation de son voyage dans la Lune* de Jacques Antoine Dulaure fait en revanche du satellite de la Terre une image exacte du Paris de 1784²⁰. Vingt ans plus

¹⁷ Francis Godwin, *L'Homme dans la lune, ou Le voyage chimérique fait au Monde de la Lune nouvellement découvert par Dominique Gonzales* [...], trad. Jean Baudoin, Paris, Piot et Guignard, 1648 (sans les sections relatives au christianisme lunaire).

¹⁸ Cyrano de Bergerac, *Voyage dans la lune. L'autre monde ou les États et empires de la lune*, éd. Maurice Laugaa, Paris, Garnier-Flammarion, 1970, p. 32.

¹⁹ Cornélie Wouters, baronne de Wasse, *Le Char volant, ou Voyage dans la Lune*, Londres et Paris, Veuve Ballard et fils, 1783. Voir l'extrait enthousiaste du *Journal de littérature*, 1783, VI, p. 157-177, et celui plus réservé du *Journal encyclopédique*, novembre 1784, p. 166-167.

²⁰ *Le Retour de mon pauvre oncle, ou Relation de son voyage dans la Lune écrite par lui-même et mise à jour par son cher neveu*, Ballomanipolis et Paris, Lejay, 1784. L'homologie Terre/Lune avait été poussée très loin par les pionniers de la toponymie lunaire : Johannes Hevelius avait choisi, dans sa *Selenographia, sive Lunae descriptio* (1647), « de transporter

tôt, Daniel Jost de Villeneuve avait réuni, dans *Le Voyageur philosophe dans un pays inconnu aux habitants de la Terre*²¹, l'alternative homotopie/utopie²². Le narrateur y découvre d'abord que la Lune est physiquement et moralement identique à la Terre ; mais que l'autre face, appelée « Amérique », est habitée par des citoyens heureux et productifs.

La fiction lunaire de Beffroy est une sorte de roman-feuilleton de 260 pages, réparti sur huit numéros (octobre 1786-mai 1787), et composé de trois temps : 1. la préparation du voyage (comme chez Wasse) ; 2. l'exploration de royaumes décevants (plus développée que chez Villeneuve) ; 3. la découverte de l'utopie parfaite (comme chez Wasse et Villeneuve). Le second temps voit le Cousin Jacques et sa petite troupe découvrir successivement un globe de boue où ils manquent de rester enlisés²³, un monde prospère peuplé d'hommes égoïstes qui ne rient jamais²⁴, et un pays où les habitants consomment leurs excréments en guise de tabac²⁵, avant d'être bombardés de potirons célestes qui, observés au microscope, se révèlent des mondes si petits et si fragiles que le moindre choc peut détruire une ville entière²⁶. Ces pérégrinations concourent à une morale relativiste – tout est préjugé ; « chacun raisonne d'une manière proportionnée à la sphère étroite dans laquelle le hasard l'a placé ; on a pour ainsi dire une raison de terroir, un esprit local, qui asservit les opinions et les sens²⁷ » –, « doctes maximes » que le Cousin, par une pirouette caractéristique, refuse toutefois de reprendre à son compte, jugeant « ennuyeuse » cette philosophie montaignienne.

la terre dans la lune et d'y placer ses villes, ses rivières, ses provinces et ses mers », mais c'est le système de Giovanni Battista Riccioli, qui osa, dans *Almagestum novum* (1651), « écrire sur la face de la lune » les noms de 248 astronomes, qui a prévalu (voir Jean Sylvain Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à l'époque de 1730* [1779], Paris, de Bure, 1785, tome II, p. 219).

²¹ [Daniel Jost de Villeneuve], *Le Voyageur philosophe dans un pays inconnu aux habitants de la Terre*, par M. de Listonai, Amsterdam, « aux dépens de l'éditeur », 1761, 2 vol. « Dans tous mes voyages le seul qui m'ait paru mériter d'être écrit, c'est celui que j'ai fait dans cette partie de la Lune inconnue aux Sélénographes, qui porte le nom d'Amérique. » (tome I, p. 34)

²² La Lune n'est jamais le lieu d'une dystopie : quand elle n'est pas une utopie heureuse, c'est toujours dans la mesure où elle ressemble à la Terre ou à la France.

²³ Beffroy, *Lunes*, op. cit., XXIX, p. 85-95.

²⁴ *Ibid.*, XXXIII, p. 79-100.

²⁵ *Ibid.*, p. 102-111.

²⁶ *Ibid.*, XXXVI, p. 130.

²⁷ *Ibid.*, p. 126.

Le troisième temps n'occupe qu'une soixantaine de pages, soit moins d'un quart de la relation. Observée à la lunette à une lieue de distance, la Lune présente d'abord une inquiétante inégalité de surface : « Jamais monde ne parut si troué que celui-là [...]. Des trous, et puis des trous, et puis encore des trous²⁸ », mais « cette irrégularité nous parut charmante ». Tout le texte est soumis à une tension entre la géométrie caractéristique des utopies et le goût naturel de Beffroy pour les accidents. La Lune est divisée en un grand nombre d'empires, soumis aux mêmes sanglantes révolutions que ceux de la Terre. Seul l'un d'entre eux, la Lunollie, échappe à cette loi universelle. Un régime « monarchique et non despotique », y fait régner « une certaine égalité et une douce fraternité ». Le secret de cette félicité, le principal objet de l'attention du gouvernement, est l'éducation.

Mais c'est moins l'organisation politique de la Lunollie qui intéresse Beffroy que les questions d'urbanisme et d'aménagement du territoire. Il reprend et développe des thèmes qui avaient rempli les pages des *Lunes*, par exemple la question du danger de la circulation dans les rues de Paris, déjà traitée dans plusieurs livraisons antérieures²⁹. Il discute de la largeur des routes et des rues, de celle des essieux, des mérites respectifs de trottoirs et des bornes ; précise à quelle distance des murs sont placées celles de Lunol (capitale de la Lunollie). Il y a donc une continuité entre le contenu ordinaire du périodique et celui de la fiction, terrain d'application des projets que Beffroy présente à ses lecteurs. D'ailleurs, finit-il par avouer, la Lunollie ressemble beaucoup au pays de son enfance : « Pour moi, je croyais être encore en Flandres, avec mes amis de Lille, ou chez mes chers cousins de Valenciennes³⁰. »

Outre cette mise en œuvre d'une *utopie pratique*, l'idée essentielle de l'expédition du Cousin Jacques est celle de colonie. Elle est présente, nous l'avons vu, chez la baronne de Wasse. Elle est également au centre d'un roman aérien plus célèbre : *La Dévouverte australe* de Restif de la Bretonne (1781) où Victorin, le héros ailé, prélève méthodiquement dans la société les êtres dignes de composer son petit monde sur le Mont Inaccessible. Chez Beffroy non plus les colons ne sont pas de simples explorateurs ; ils

²⁸ Cette première impression est dictée par un de ces calembours auxquels Beffroy ne résiste guère : ne dit-on pas de ceux qui partent sans payer leurs créanciers qu'ils « font un trou à la lune » ?

²⁹ Voir notamment *Lunes*, *op. cit.*, x (p. 3-5), xix (p. 100), xx (p. 27), xxiii (p. 50-54) et xxviii (p. 37).

³⁰ *Ibid.*, xxxvi, p. 150.

sont impitoyablement sélectionnés. Désœuvrés et débauchés « peuvent rester où ils sont³¹ » :

De 17 374 personnes qui voulaient être du voyage, nous fûmes obligés de nous restreindre à 146 personnes, dont 50 hommes mariés ayant chacun leur femme, six abbés, dix religieuses, vingt jeunes gens et dix demoiselles; sans compter quatorze académiciens lunatiques, mon libraire, sa famille, deux acteurs et une actrice de la comédie italienne, et puis moi, qui fermais la liste des colons.

Mais la colonie du Cousin Jacques est une colonie sans maître, dont les membres n'hésitent pas à mettre en question les compétences et le jugement du commandant de la flotte, et sont tout prêts de se mutiner: « Pitoyable auteur! écrivain ridicule³²! » Elle ressemble à la communauté que constituent le rédacteur d'un journal et ses lecteurs. La comparaison est d'ailleurs posée de façon quasi explicite :

Chacun de mes colons s'est embarqué à ses frais; et je vous jure qu'en déduisant sur le produit des Lunes les frais de l'impression; les frais de poste, les frais de brochure, les frais de bandes, les frais de correspondance et le gain du Libraire, il ne reste assurément pas à l'Auteur des Lunes de quoi faire tout seul le voyage de la Lune³³.

On peut faire une autre hypothèse. Comme celle de ses contemporains, l'imagination aérienne de Beffroy est stimulée par deux facteurs conjoncturels: la toute récente invention des ballons à air chaud ou à hydrogène en 1783, évidemment; mais aussi peut-être, de façon plus diffuse, le rêve d'émigration qui anime l'Europe, surtout après l'indépendance des colonies d'Amérique du Nord en 1776 (nous avons vu que chez Villeneuve la face heureuse de la Lune se nomme Amérique). On objectera avec raison que Beffroy ne parle jamais de l'Amérique, et que ses colons, pas plus que ceux de ses prédécesseurs, ne sont de véritables colons: ils débarquent dans des mondes déjà peuplés et dotés de lois, dont ils sont les hôtes. Ce sont plutôt des émigrés – des expatriés, dit Beffroy – dont l'intégration ne semble devoir poser aucun problème, la décision de rester ou de partir étant entièrement la leur.

³¹ *Ibid.*, XXIII, p. 70.

³² *Ibid.*, XXIX, p. 94.

³³ *Ibid.*, XXXIII, p. 70-71.

NICODÈME ET LA RÉVOLUTION

Avant d'examiner l'étape suivante des explorations interplanétaires de Beffroy, une petite histoire littéraire de la Lune au théâtre n'est pas inutile. La pièce fondatrice est sans doute *Arlequin empereur dans la Lune*³⁴, comédie en trois actes de Fatouville, grand succès de l'ancien Théâtre Italien, avec sa scène finale où Arlequin décrit son empire lunaire : « Mes sujets ? Ils sont quasi sans défaut, parce qu'il n'y a que l'intérêt et l'ambition qui les gouvernent » ou : « Chacun tâche de s'établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autrui ; et la plus grande vertu dans mon Empire, c'est d'avoir beaucoup de bien », etc. À chaque fois, les autres personnages s'écrient : « C'est tout comme ici ».

En 1750, Goldoni écrivit le livret d'un *dramma giocoso* en trois actes de Baldassare Galuppi : *Il mondo della luna*. À l'acte I, Ecclitico explique à Buonafede que son puissant télescope lui permet de voir dans la Lune les femmes se déshabiller. Quand Buonafede essaie la lunette, les serviteurs d'Ecclitico font défiler des caricatures devant l'objectif. L'acte II est fondé sur une autre supercherie : Ecclitico fait croire à Buonafede qu'ils sont dans la Lune. Ce livret fut repris par plusieurs musiciens, dont Niccolò Piccinni en 1762³⁵. Mais en 1770 Piccinni composa, sur un livret anonyme, un nouvel *opera buffa* : *Il regno della luna*, où l'utopie sociale remplace la fantaisie érotique³⁶. Comme chez Villeneuve, la Lune devient alors une métaphore de l'Amérique.

À cette présence de la Lune dans les opéras-comiques de la seconde moitié du siècle, il convient d'ajouter nombre de petites comédies surgies

³⁴ Anne Mauduit de Fatouville, *Arlequin empereur dans la Lune* (1684), publié dans Évariste Gherardi, *Le Théâtre Italien, ou le Recueil de toutes les scènes françaises qui ont été jouées sur le Théâtre Italien de l'Hôtel de Bourgogne*, Genève, Dentant, 1695, tome I, p. 22-27. La pièce, satire de l'opéra d'*Amadis* de Lully et Quinault, attira une foule extraordinaire, écrit Bayle (*Nouvelles de la République des Lettres*, avril 1684, p. 205). Elle fut mise en vaudeville pour la Foire Saint-Germain en 1712, remise au nouveau Théâtre Italien en mars 1719, avant d'être reprise avec changements par Favart en février 1752 (Parfaict, *Dictionnaire des Théâtres*).

³⁵ Mais aussi, bien sûr, Joseph Haydn (1777) et Giovanni Paisiello (1784). *Orgon dans la Lune ou le crédule trompé* de Matthieu et Paisiello (1789) est une adaptation.

³⁶ On a pu rapprocher ce « moon opera » du genre de l'« opéra américain », inauguré dans ces mêmes années par le même Piccinni avec *Gli napoletani in America* (1768), puis *L'americano*. Voir Pierpaolo Polzonetti, *Italian Opera in the Age of the American Revolution*, New York, Cambridge University Press, 2001, p. 77-106.

dans les années qui suivirent l'invention des ballons aérostatiques³⁷. Parmi elles, un *Arlequin roi dans la Lune* de Bodard de Tezay, joué le 17 décembre 1785 aux Variétés du Palais-Royal, dont un acteur (probablement Volange, signant Jérôme) écrit au Cousin Jacques une lettre publiée dans la *Lune* VIII : « Comme vous avez des droits incontestables sur tout ce qui concerne cette planète, étant un des plus parfaits lunatiques qui existent dans les mondes *sub* et *sur* lunaires, ce serait un tort que je me reprocherais toute ma vie, si je ne vous faisais pas l'hommage d'un billet³⁸. »

Nicodème dans la Lune, qui connut 191 représentations au Théâtre français, comique et lyrique entre novembre 1790 et fin 1791³⁹, se situe donc à la fois dans le prolongement naturel des obsessions de Beffroy et dans une veine à la mode. Le succès de cette comédie tient sans doute à quelques airs, écrits par Beffroy lui-même, tel le fameux « N'y a pas d'mal à ça, Colinette », et à une politisation généralement absente des arlequinades lunaires qui avaient précédé. Beffroy renverse avec habileté le procédé satirique habituel : la Lune n'est pas le cadre d'une utopie par rapport à laquelle sont mesurées la folie et la faiblesse humaines ; mais celui d'une uchronie : c'est là que peut se rejouer, sur le mode heureux, une révolution qui a déjà eu lieu en France. Quand Nicodème arrive dans la Lune, il retrouve la France : « J'vois q'la Leune est comme la Terre ; /Q'tout ça se r'ssemb' com' deux gout' d'ieau⁴⁰ » ; mais une France précisément dans l'état où elle se trouvait en 1789. Il s'agit donc d'un voyage dans le passé récent. Le pays est gouverné par un Empereur bon à qui ministres et autres parasites cachent la dure vie de ses sujets. Nicodème raconte alors aux habitants et à l'Empereur ce qui vient de se

³⁷ *César* (Calendrier Électronique des Spectacles sous l'Ancien Régime) signale entre autres : *Arlequin empereur dans la Lune* (d'Alainval, 1784) ; *L'Émigration dans la Lune ou l'exil de la folie* (anonyme, 1784) ; *Les Enfants de la lune* (anonyme, 1788) ; *Le Voyage d'Arlequin et de Crispin dans la Lune* (anonyme, 1788).

³⁸ Beffroy, *Lunes*, *op. cit.*, VIII, p. 190.

³⁹ Et au moins autant lors de sa reprise au Théâtre de la Cité en 1796-1797. Il s'agit sans doute du plus grand succès des pièces politiques de la Révolution, mais Beffroy n'en profita guère : « Mes *Lunes*, qui ont duré deux ans, ont rapporté 100 000 liv. aux divers libraires qui les vendaient, et à moi, tout au plus 6 000 liv. Il m'est dû sur mes *Planètes*, qui ont cessé à la fin de 1790, plus de 4 000 liv., que j'ai déboursées et dont je ne toucherai jamais un sou. *Nicodème dans la lune* m'a rapporté en tout 1 600 liv., et il a valu plus de cent mille écus au spectacle » (Beffroy, *Constitution de la Lune*, *op. cit.*, p. 4). *Nicodème* a fait l'objet de 5 éditions en 1791, 1792 et 1797. En 1983, Michèle Sajous a procuré la première, unique et excellente édition critique du texte original, avec les variantes de 1797 (voir note 1).

⁴⁰ [Beffroy de Reigny], *Nicodème dans la Lune, ou la Révolution pacifique, folie en prose et en trois actes, mêlée d'ariettes et de vaudevilles*, Paris, chez l'Auteur, 1791, p. 62.

passer dans son pays. Dans la dernière scène, il préconise, sur l'air du vaudeville final du *Mariage de Figaro*, une semblable révolution :

Oui, Messieurs, tout l'monde en France
 A tout d'suite été d'accord ;
 Clergé, Noblesse et Finance
 Ont cédé leurs droits... d'abord...
 Tout chacun, sans résistance,
 D'y r'noncer a pris grand soin...

Pendant un an, le message de Beffroy fut en phase avec le climat politique. Son personnage de Nicodème, partisan déclaré d'une révolution modérée, plut au public parisien, jusqu'à ce que l'espoir d'une monarchie constitutionnelle soit brisé par la fuite à Varennes en juin 1791. Mais que représente au juste Nicodème, politiquement ? Pour les dictionnaires du XIX^e siècle, et notamment Littré qui se réfère explicitement à Beffroy, un nicodème est un paysan borné ; et c'est certes ainsi que Nicodème se présente lui-même : « pauv'paysan d'la terre, avec mon gros bon sens », encore ou « Est-c'ben c'nigaud, qu'a fait tant d'choses qu'ça⁴¹ ? » Cela va dans le sens d'une étymologie contestée de nigaud (Nigodème). Dans l'évangile de Jean, Nicodème est en effet le disciple dont les questions montrent qu'il n'a pas compris grand-chose aux propos du Christ. Mais dans les « Quelques réflexions de l'auteur » qui accompagnent la première édition de *Nicomède*, Beffroy déplore qu'on confonde son personnage avec Jeannot, le paysan niais popularisé depuis 1779 par la comédie de Dorvigny, *Jeannot, ou les Battus payent l'amende*. Son Nicomède est un philosophe, capable, au cours d'un long entretien avec l'Empereur de la lune, de convaincre ce dernier des mérites de la Révolution française (les rôles sont donc inversés par rapport au même entretien dans les *Lunes du Cousin Jacques*, où le voyageur recueillait les préceptes de la sagesse lunolienne). Surtout, Nicodème est un ironiste. Il ponctue chacun des couplets de son éloge de la Révolution française, cité plus haut, par un aparté destiné au public : « A beau mentir qui vient de loin. »

On se rappelle alors que le Nicomède de l'Évangile n'est pas seulement un naïf : c'est aussi un disciple secret, qui ne consulte son maître qu'à la faveur de la nuit. C'est ce dernier trait que retenait Calvin quand il dénonçait les « nicodémistes », ces protestants qui, par crainte des persécutions, se déclarent extérieurement catholiques. Le Nicomède de Beffroy n'est-il pas,

⁴¹ *Ibid.*, p. 49.

mutatis mutandis, celui qui, quoique défini par son auteur comme un modèle de franchise, tient ostensiblement un discours auquel il n'adhère pas ? Nicodème peint donc la Révolution non telle qu'elle a été mais telle qu'il l'aurait voulue et telle qu'il espère, malgré tout, qu'elle puisse encore être. C'est-à-dire qu'au moment même où il se présente aux Sélénites comme un défenseur inconditionnel de la Révolution, il exprime ses réserves et ses doutes, à l'intention des spectateurs du Théâtre français⁴². De l'automne 1790 au printemps 1791, le public parisien de *Nicodème* eut donc à la fois le plaisir de l'illusion et celui de l'ironie. Mais ce jeu assez fin ne pouvait guère durer ; bientôt les *Révolutions de Paris* rangent Beffroy au rang des pires réactionnaires :

La semaine dernière et celle-ci, tous les spectacles donnèrent la reprise de leurs drames où respire le plus l'esprit de servitude, tels que *Gaston et Bayard*, *Le Siège de Calais*, *Henri IV à Paris*, *Le Souper de Henri IV*, *La Partie de chasse de Henri IV*, *Nicodème dans la Lune*, ou *la Révolution Pacifique*, *Richard cœur de Lion*⁴³.

Quand Beffroy, en septembre 1791, au théâtre Feydeau, remet en scène dans *Le Club des bonnes-gens* le personnage du bon curé de *Nicodème*, des couplets tels que « Vivons désormais tous en frères, /N'affligeons plus notre bon roi » (sc. 15 et dernière) ne sont plus à l'ordre du jour, et la pièce est supprimée dès octobre.

Deux mois plus tard, les *Révolutions de Paris* critiqueront violemment la plus récente production de Beffroy, *Les Deux Nicodèmes*, « une misérable farce héroïque de la façon du plat Cousin-Jacques ». Sur la planète de Jupiter règne un Empereur qui ne veut être que le premier entre ses égaux ; « l'ordre, la paix et l'abondance règnent comme de raison à l'ombre de sa couronne ». La mère, le frère et la femme de Nicodème, partis à sa recherche, et Nicodème lui-même (de retour de la Lune) arrivent dans deux ballons.

⁴² Quand *Nicodème* fut redonné en 1797, Beffroy en avait changé le texte pour le conformer à l'orthodoxie politique du Directoire. Désormais la critique de la Révolution est plus nette. Celle-ci n'est plus un modèle transposable sur la Lune ou ailleurs, mais une expérience qui peut servir de leçon, de matière à réflexion. Plus circonspect que dans la première version, l'Empereur déclare dans la scène finale : « Vous profiterez de l'exemple de sa nation, de ses erreurs même, si elle en a eues ».

⁴³ *Révolutions de Paris*, n° 115, 17-24 septembre 1791, p. 521. *Gaston et Bayard* (tragédie de Belloy, 1771), *Le Siège de Calais* (tragédie patriotique de Belloy, 1765), *L'Arrivée de Henri IV à Paris* (comédie anonyme, mars 1790), *Le Souper de Henri IV, ou le Laboureur devenu gentil-homme* (« fait historique » de Boutillier, octobre 1789), *La Partie de chasse de Henri IV* (comédie de Collé, 1774), *Richard Cœur-de-Lion* (opéra-comique de Sedaine et Grétry, 1784).

Tandis que Nicodème vante la constitution, sa famille critique la Révolution et ne veut plus quitter le pays. Pire : le journaliste des *Révolutions* croit reconnaître dans le personnage de l'Empereur, « tout de sucre et de miel », un frère de Marie-Antoinette : Joseph II (mort en février 1790) ou peut-être son successeur Léopold II⁴⁴.

En 1793, Beffroy se targue de n'avoir jamais varié dans ses principes⁴⁵. Mais c'est bien là le problème : ses vieilles lunes appartiennent aux poubelles de l'Histoire ; ses petites réformes, ses plaisanteries bon enfant et ses inoffensives allégories portent un nom désormais dangereux : modération.



Première page du *Courrier des planètes*, n° XVII, 3 juillet 1788.

⁴⁴ *Révolutions de Paris*, n° 125, 26 novembre-3 décembre 1791, p. 401-403. Pour une critique moins sévère, voir *L'Esprit des journaux*, janvier 1792, p. 343-346.

⁴⁵ Beffroy, *Constitution de la Lune*, *op. cit.*, p. 3.